

## CHAPITRE IV

Le narrateur se tourna vers le poète, les yeux grand ouverts. Le scalde lui offrit en retour son sourire le plus narquois. Il signala à son chef, d'un mouvement de mains théâtral, de continuer son récit. Ce dernier bégaya un instant avant de parvenir à formuler quoi que ce fût d'intelligible pour Bjorn et sa famille.

« Nous, Thorir, enfin, nous et Thorir bien entendu, arrivâmes donc dans cette cité aux immenses tours qui...

— Grattent le ciel, rappela le scalde.

— Oui, qui grattent le ciel, continua le conteur, exaspéré. Un des dromons qui nous escortaient accosta avec nous tandis que celui qui était lourdement armé nous abandonna pour retourner patrouiller sur la mer. Les hommes de notre escorte, prévenus de notre intention de garnir la garde varègue...

— Varègue ? demanda Bjorn.

— C'est ainsi que les Romains appellent les Scandinaves et les Rus.

— Et ils ont une garde réservée aux Scandinaves ? rajouta le vieil homme.

— Oui, c'est la raison pour laquelle nous nous rendions à Constantinople, répondit le chef.

— Donc vous n'étiez pas des mercenaires, mais des gardes ? fit Svern, de son côté. Mais enfin ! Êtes-vous en train de nous inventer une histoire ?

— Non, non ! Bien sûr que non ! C'est compliqué, c'est tout. La garde varègue, comment dire...

— Je peux leur expliquer, si vous le désirez ! proposa Skorn en coupant la parole à son chef.

— Non ! répondit sèchement le chef, traumatisé par la dernière explication de son bras droit. Comme je le disais, nous nous sommes engagés dans la garde varègue. Il s'agissait là, si vous me permettez d'expliquer sans interruption, de la garde de l'empereur romain. La raison pour laquelle les empereurs romains décidèrent de former cette garde personnelle, composée uniquement d'étrangers, m'échappe. Néanmoins, une décennie à vivre au sein de l'empire m'a appris qu'un parfait étranger peut parfois être plus loyal qu'un Romain ! Avec toutes ces menaces de rébellions et de trahisons, les empereurs romains se sentent peut-être plus en sécurité une fois entourés de gardes scandinaves plutôt que d'éventuels traîtres byzantins. Il faut également dire qu'au combat rien n'égale la robustesse scandinave ! On nous chanta bon nombre de victoires au combat attribuées à la bravoure de la garde varègue ! La mauvaise fortune de Thorir s'était dissipée, puisque, de vagabond, il devint un guerrier d'élite ! Ou du moins, il faisait partie de l'armée d'élite, à défaut de connaître le maniement de la hache. Tout juste engagé, on nous envoya dans les quartiers d'hiver de...

— Attendez, vous avez sauté une partie de votre histoire ? coupa Svern. Vous n'êtes pas même capable de nous narrer un récit cohérent !

— Je serais sans doute en mesure de délivrer une histoire qui se suit si vous cessiez de me couper après chacune de mes phrases !

— Mon fils, débuta Bjorn en saisissant l'épaule de Svern, si tu ne veux pas écouter en l'honneur de Thorir, au moins, fais-le pour moi ! Continuez, je vous prie », ajouta-t-il à l'intention du Viking.

Le chef attendit une réaction de Svern, mais il n'y eut qu'un haussement d'épaules suivi d'un soupir consterné. Le Viking se racla la gorge, fixa encore un peu le fils de Bjorn puis reprit :

« Où étais-je rendu ? Sans doute à dire ô combien la malchance de Thorir le guida, d'une certaine façon, à un statut auquel il n'aurait jamais pu prétendre. Il n'empêche, il ne maniait guère la hache avec la dextérité nécessaire à son nouveau rang. Heureusement pour lui, l'empereur, une fois notre allégeance offerte, nous envoya dans un quartier d'hiver et non pas sur un champ de bataille. Je profitai donc de cette chance pour employer mes journées à entraîner Thorir au combat. Lors de ses innombrables sessions, il implora à maintes reprises qu'on le laisse repartir. Toutefois, il se ravisait à chaque fois. Un guerrier se cachait en lui, endormi, certes, mais dont la longue sieste arrivait à son terme. Je le sentais ! Je n'eus toutefois pas le temps de le réveiller grâce à nos entraînements. Lorsqu'un navire passa prendre une partie de notre garnison, mon chef appela ses meilleurs hommes pour l'accompagner. J'abandonnai Thorir à son sort pour rejoindre l'équipage du navire. Je lui promis que, si le destin l'appelait au combat en mon absence, il serait prêt. Je n'y croyais pas

tout à fait, ce jour-là. J'espérais qu'il reste à la garnison jusqu'à mon retour, mais ce ne fut pas le cas. »

À cela, le chef Viking se tourna vers son scalde. Il toussa pour attirer son attention. Le poète, distrait par les ornements des poutres, n'était pas du tout prêt. Il réclama un moment d'arrêt de la main, comme s'il pouvait arrêter le temps pendant qu'il composait les vers adéquats pour la situation.

Le jeune Thorir trouva  
 Travail sur un trois voiles,  
 Du Chevalier du ciel  
 Couronné de succès,  
 Sur lequel il livra  
 La bourrasque de l'acier  
 À ces moult marauds  
 Magouillant sur les eaux.  
  
 C'est au quart des querelles  
 Que Thorir découvrit  
 L'art de son amiral,  
 Manfred, dit l'as des as.  
  
 Le dromon du baron,  
 Drapé rouge à la proue  
 Fut l'égal et rival

De la Royal Air Force.

Bjorn fronça les sourcils. Il murmura à son voisin et ce dernier haussa les épaules. Interloqué, le narrateur les interrogea du regard.

« Pardonnez mon interruption, mais qu'est-ce qu'un as ?

— Bonne question. Je crois que, eh bien, je crois que mon scalde est mieux informé que moi sur le sujet.

— Ne me regardez pas tous ainsi ! Il s'agit d'un titre, c'est tout. Ces Grecs ont la manie de nommer leur grade avec des noms tous plus compliqués les uns que les autres ! Le rang de notre chef, si je ne dis pas de bêtise, était *spatharocandiatos*. Thorir, qui débutait son apprentissage de la langue locale, n'avait sans doute pas retenu le véritable titre offert à cet amiral. »

Bjorn, dont les yeux s'agrandirent lorsque le scalde nomma le titre grec de leur chef, hocha la tête, convaincu. Le conteur, pour sa part, soupira de soulagement avant de reprendre son récit de plus belle, ou du moins, c'était son intention avant que Svern n'intervienne également.

« Pardonnez-moi, mais l'histoire se passe bien sur les eaux, non ?

— En effet, répondit le chef viking, en fronçant un sourcil.

— Alors, qu'est-ce donc que cette Royal Air Force qui s'introduit, sans explication, à la fin de votre poème ?

— Skorn ? fit le chef viking en se tournant de nouveau vers son scalde.

— C'est tout simple, riposta ce dernier. On peut croire que l'eau est primordiale pour un navire, mais c'est le vent qui gonfle les voiles ! D'où le nom de Royal Air Force !

— Peut-être, dit Svern, mais pourquoi ce titre, tout de même ? Pourquoi pas un autre de vos noms à rallonge comme ce spatachro-je ne sais quoi ! Royal Air Force, ça ne sonne en rien grec, où est-ce moi que me fais une mauvaise idée de la langue ?

— Vous avez vu juste ! répondit Skorn. Il ne s'agit en rien d'un titre grec, mais de celui des forces navales arabes, quoiqu'un brin adapté par mes soins pour que cela respecte la métrique de mon poème ! Si je puis me permettre, Svern, je suis ravi d'apprendre qu'un de mes spectateurs soit aussi à l'affût de ma poésie que vous !

— Ce n'est pas ce que je... fit Svern avant de se faire couper la parole par Bjorn.

— Suffit ! Il était prêt à reprendre son histoire, alors laissons-le reprendre », ordonna le père de Svern.

Le chef viking hocha la tête et recommença sa narration, tandis que Svern lançait un regard perçant à l'intention du scalde, qui fit mine de ne rien voir.

« Thorir me raconta ses aventures, lors de l'un de mes rares passages, entre deux batailles, dans les quartiers d'hiver. Il avait toujours la voix et les mots du jeune homme, à peine adulte,

que j'avais connu et recueilli, mais son corps n'y correspondait plus. La maigre petite créature qu'était Thorir l'itinérant avait laissé place, en un an sur les mers, à un homme au teint basané et aux muscles sculptés par ses journées à ramer et à repousser chacun des navires pirates qui se heurtaient au bâtiment sur lequel il servait. Il ne restait rien de l'apprenti marchand. Il était devenu un garde varègue.

Nous nous vîmes peu durant cette année-là, ainsi que celle qui suivit. Mon chef m'emmenait avec sa troupe sur les terres au nord de la mer Noire. Nous y combattîmes un peuple de nomades en guerre avec l'empire. Thorir continuait son service sur les navires qui pourchassaient les pirates le long des côtes de l'Asie Mineure. Nous nous retrouvâmes enfin lorsque la paix fut signée entre les nomades et Constantinople. La majorité des Varègues de notre garnison en Thrace furent déployés sur des embarcations pour écumer les mers à la recherche de nuisances. J'embarquai dans le même dromon que Thorir. Je pensais achever sa formation de guerrier pendant nos patrouilles. Je constatai, après le premier mois, qu'il ne me restait, en fait, rien de plus à lui enseigner. Je continuai de jouer mon rôle de maître d'armes, mais Thorir connaissait déjà toutes mes bottes. Il ne lui manquait plus qu'à acquérir de l'expérience sur les mers et sur les champs de bataille pour devenir un combattant hors pair. S'ensuivirent quatre années où nous écumâmes les eaux de l'empire pour y traquer les quelques pirates que nous pûmes y trouver. »

À bord du bateau de  
Barbe noire, le roublard  
Se dressait la débâcle

D'un géant transperçant  
Le cœur d'un cafouilleur.  
Calme était, toutefois,  
L'amiral Robert Maynard,  
Méditant sur son plan.

Maynard, étant malin,  
Manipulait la ruse,  
Aussi bien que la buse,  
Brandit sa lame et dit  
À Barbe noire, que nul  
N'oserait arroser.

Le pirate riposta  
Par la trombe des canons.

Le destrier défait  
De Maynard n'offrit guère  
Ripostes à son rival.

Les pirates prirent le pont  
Pavanant sans voir  
Venir les hommes cachés  
De Maynard qui mordirent  
Mille fois les scélérats.

Une fois que le scalde en eut fini de ses vers, le chef Viking plaça ses mains sur ses cuisses et rapprocha sa tête de son public, comme pour une confidence.

« S'il y a une chose à apprendre au sujet de l'Empire, c'est qu'il ne reste jamais trop longtemps en paix. Ses frontières sont parsemées de voisins envieux des richesses de la Grèce et de l'Asie Mineure. Comme si cela n'était pas suffisant, les empereurs à la tête de ce vaste empire sont victimes d'une tare qui les pousse à entrer en guerre dès que possible. Fins connaisseurs de l'histoire de leur empire, ils rêvent tous d'être le nouveau suzerain de Rome. Si vous ne voyez pas de quoi je parle, ce que je comprends tout à fait puisque je n'aurais jamais saisi l'importance de ce dessein sans l'aide de scribes et de leurs cartes, sachez que, par le passé, le monde appartenait aux Romains ! Enfin, le monde, plus ou moins. Sans vouloir vanter nos mérites, à nous, les Varègues, nos ancêtres restèrent indomptés par ces Romains, contrairement à nos voisins ! Tout cela pour dire que notre empereur, nourri de la même ambition de reformer l'empire que ses prédécesseurs, décida de profiter d'un conflit dans un royaume voisin pour en reconquérir les terres. »

Le narrateur reprit une posture normale sur son banc et posa ensuite son regard sur Bjorn.

« Avez-vous entendu parler de la Sicile, ou de l'Italie, lors de vos voyages commerciaux ? demanda le narrateur au vieil homme.

— Je ne crois pas, non.

— Mmh. Eh bien, nous ne connaissions pas non plus ce territoire avant de nous y rendre. Le décor de Sicile m'a fait penser à une Norvège dépouillée de son hiver. En fait, le sol était si sec qu'il était logique que les Arabes s'y installent. Dans ce pays fort lointain de la Suède, deux frères prétendaient au titre de roi. La diplomatie, plutôt inefficace dans de telles situations, fut rapidement écartée au profit de la guerre ! L'un des seigneurs, malchanceux, n'obtint pas l'appui des autres Arabes, qui se rangèrent du côté de son opposant. Comble du malheur, un royaume du désert offrit son soutien à son rival. Constantinople, qui regardait avec envie les côtes de Sicile, offrit son aide à ce seigneur en mauvaise posture. Après seulement deux ans de paix, nous retournâmes donc en guerre.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, mon chef, mais la situation était plus compliquée que cela, j'en ai bien peur, mentionna Skorn. Le seigneur qui avait demandé l'aide de l'empereur l'avait fait quatre ans avant que l'armée ne se mette véritablement en marche pour la Sicile. Entretemps, les deux frères s'étaient réconciliés, mais l'empereur n'en fit pas un cas. Il lança tout de même l'invasion de la Sicile.

— Ah ! s'exclama le voisin de Bjorn. Vos Romains me font penser aux Danois, à commencer des conflits soi-disant pour les autres !

— Comme quoi, tous les conflits se ressemblent. Enfin bref, maintenant que vous en connaissez davantage sur la Sicile et les prémisses de notre guerre, je suis prêt à continuer le récit.

« Ainsi donc, la nouvelle du déploiement se rendit vite jusqu'à notre quartier d'hiver. Nous fûmes en chemin pour la Sicile avant même de réaliser dans quoi nous nous lancions. Thorir, qui n'avait connu jusque-là que des petites escarmouches en mer sur la Méditerranée contre de simples pirates, ignorait tout de l'organisation nécessaire pour une guerre. Heureusement pour nous, la garde varègue restait plutôt libre dans sa propre gestion. Sinon, je crois que Thorir se serait perdu dans la hiérarchie byzantine. Il y avait, dans leur armée, un rang pour celui qui dirigeait un duo d'hommes, puis un pour une dizaine, et ainsi de suite jusqu'au général de l'armée. En prime, les forces devaient se coordonner avec celles d'alliés, puisque l'empire appela la Lombardie, un royaume au nord de l'Italie. Il convoqua aussi les Normands, que vous connaissez sans doute, ces Vikings qui énervèrent si bien un roi de France qu'ils eurent le droit à un duché en échange d'un peu de paix. Cette puissante armée fut mise au service d'un général du nom de Maniakès. Nous devions sans doute écouter ses ordres, mais nous ne suivions qu'un seul homme, notre chef, en qui notre confiance était totale et qu'aucun Grec ne saurait remplacer. Il fut placé à la tête des gardes varègues en route vers la Sicile, preuve que nous n'étions pas la seule troupe à respecter ses hauts-faits.

Notre chef me plaça à la tête d'un groupe d'hommes dans lequel se trouvait Skorn, ici présent, en plus de certains membres de l'équipage qui m'a suivi jusqu'à votre plage, ainsi que votre fils, Thorir. Ce dernier ne donnait pas sa place en tant que guerrier. Après ces quelques années d'entraînement, il maniait la hache à deux mains à merveille. Toutefois, la guerre, ce n'était pas une cinquantaine d'hommes sur un dromon qui abordait une embarcation de pirates. Il s'agissait d'une force de milliers, voire de dizaines de milliers de soldats qui en rencontraient un nombre tout aussi conséquent. Ses précédentes escarmouches

ou ses poursuites de navires en cavale ne ressemblaient en rien aux mois, que dis-je, aux années d'affrontements qui nous attendaient. Même lorsque mes hommes et moi parlâmes de cela avec Thorir, qui s'enflammait devant la grandeur de notre flotte, je remarquai qu'il restait bien trop galvanisé par notre puissance. Il s'imaginait déjà vainqueur et de retour dans nos quartiers d'hiver avant la prochaine saison. La dure réalité de la guerre allait le frapper, et ce, plus tôt qu'on ne l'aurait imaginé.

— Vous voulez-dire que, il est tombé, dès le début de votre guerre ?

— Non, non, pas au... Du tout ! Comme je l'ai dit, il savait se battre, le jeune Thorir. En revanche, avant de continuer, j'aimerais glisser un mot à mon scalde, vous permettez ? »

## CHAPITRE V

Une fois dehors, pour la seconde fois de la journée, le chef constata combien l'air frais lui manquait. Après un mois sur les eaux, se retrouver enfermé dans une maison sans le moindre trou, sinon le léger espace formé entre chaque planche pour évacuer la fumée du foyer, n'avait rien d'agréable, bien au contraire. Sa voix s'enrouait et, pourtant, il n'arrivait pas au bout de sa peine. Il observa ses hommes, de loin, qui se préparaient un feu sur la grève et qui déchargeaient un tonneau du navire.

« Je leur avais dit de ne rien décharger, maugréa le Viking.

— Il vaut mieux qu'ils soient de bonne humeur et quelque peu en goguette pour que notre plan fonctionne, ne trouves-tu pas ?

— Oui, tu as raison. Je me prendrais volontiers une chopine de vin avec eux. Ils ont l'air d'apprécier la pause !

— Je n'irais pas me plaindre. Pour une fois que quelqu'un écoute ma prose, rigola le scalde.

— Justement, en parlant de ça. Je veux que tu évites toute mention des pillages ! S'ils savent qu'on avait le droit de garder les richesses des navires qu'on abordait, ils se poseront sans doute des questions au sujet de la fortune de Thorir.

— Je me gausse bien de raconter les événements à ma façon et de te voir paniquer dès que j’ouvre la bouche, mais jamais je ne nuirais au plan, tout de même. Je tiens à rentrer en Norvège à bord du navire et non pas me faire jeter à l’eau !

— Voilà qui me rassure. Profitons de l’air encore un peu, et commence à réfléchir à tes mots pour la première bataille. Plus vite cette histoire sera finie, mieux je me sentirai ! »

Ils prirent le temps de se vider de toute la fumée emprisonnée dans leurs poumons avant de retourner dans la demeure de Bjorn. Ils n’eurent toutefois pas le temps d’ouvrir la porte puisque la femme de Svern sortit au moment même où ils s’apprêtaient à rentrer.

« Je ne vous dérange pas dans vos préparatifs ? fit-elle à partir du chambranle.

— Non, nous étions sur le point de retourner dans la grande salle. Nous sommes prêts à continuer.

— Oh, d’accord. Je voulais simplement vous dire, avant que vous n’alliez plus loin dans votre récit que, comment dire, marmonna la femme, il faudrait peut-être que vous vous concentriez davantage sur Thorir et non sur vous-même ? Ce n’est pas que ce soit une mauvaise histoire ! Mais Svern, qui n’apprécie déjà plus ou moins votre présence, eh bien, il fulmine de vous voir parler de votre vie et non celle de son frère. Bjorn ne fait pas de commentaire en ce sens, mais il mérite, après tout ce temps, qu’on lui parle de son fils plus que de cette garde varègue en général. »

Le chef viking fronça les sourcils. Il ouvrit la bouche pour répondre, mais ne trouva pas de mots, ni même de pensées à communiquer. Ce fut finalement Skorn qui intervint en son nom.

« C'est une honorable demande, oui. Nous travaillerons en ce sens, je vous le jure, répondit-il. Ne faisons pas plus attendre les autres, allons-y. »

## CHAPITRE VI

Une fois de retour dans la grande salle, le chef viking n'aperçut plus le spectacle qu'offraient les rares filets de lumière filtrés par le toit de la maison au contact de la fumée et de la poussière. Il ne restait plus que la lumière des flammes dans l'âtre et le nuage qu'il crachait. Il n'eut pas sitôt mis le pied dans la salle que sa gorge s'enrouait déjà. Il ne se rappelait aucunement cet inconfort qui régnait dans les maisons scandinaves, à moins que cela ne fût en fait causé par Svern qui bouillait de rage dans son coin de la pièce. Le narrateur se replaça non loin de la table de ses hôtes et s'apprêta à reprendre la parole. Toutefois, sa toux l'empêcha de prononcer la moindre syllabe. La femme de Svern, qui eut pitié du narrateur, alla lui chercher un remontant.

Il la remercia d'un hochement de tête, prit une gorgée du liquide qui lui était offert — de la bière ? Du vin ? À moins que cela ne soit que de l'eau croupie... — et se réessaya à parler.

« Il est maintenant temps de s'attaquer à cette guerre dans laquelle Thorir fut propulsé sans trop savoir de quoi il en retournait, fit le chef entre deux quintes de toux et une gorgée de sa boisson. Je vous épargnerai le trajet pour sauter directement à la première bataille. Skorn ? »

Prêt à jouer son rôle, le scalde se racla la gorge et se lança dans sa composition toute fraîche.

Le jour J arriva  
Jetant ainsi l'annonce  
Du grand débarquement  
Des plages normandes.  
Bravant l'eau et le sable  
La cavalerie des flots  
Heurta la terre au trot,  
Teintant la grève de sang.  
  
L'armée des alliés  
Amorça sa lancée  
Et les Varègues valsèrent  
Vers les armes de l'axe.  
Tomba la pluie de plombs,  
Pilonnant les Normands,  
Mais Thorir l'intrépide  
Trouva sa place au combat.

« Les blessures de Thorir étaient moindres, mais il n'en donnait pourtant pas l'air. Aucune souffrance en mer, lors de ses quatre ans de services dans un bâtiment byzantin, n'égala celle qu'il éprouva à la suite de cette bataille. Il vit une multitude de navires brûler avec leur équipage qui, dans la détresse, se jetait à la mer dans l'espoir vain d'éteindre les flammes qui grugeaient leur chair. Cette image cauchemardesque s'empira lorsqu'il eut à charger dans

une mêlée générale. Ses compatriotes, qui s'élançaient avec lui, tombaient tous autour de lui, sous le feu nourri des flèches ennemies. Il vécut tout ce chaos sans même avoir encore aperçu le visage d'un opposant. Ce fut trop pour Thorir. En quatre ans à voguer sur les mers, il n'avait jamais vu autant de morts au combat. Pourtant, nous n'étions qu'au premier jour des affrontements. Cette après-midi-là, la confiance de Thorir le guerrier s'effondra et Thorir le jeune marchand, qui n'avait aucunement sa place sur un champ de bataille, refit surface. Malgré ses larmes, ses cris et sa rage, qu'il passa à laver ses vêtements et son armure souillée par le sang d'un de ses précédents adversaires, si ce n'était pas en fait celui d'un ancien ami, notre estime pour lui ne se dégrada pas. Il n'y avait, de toute façon, aucun honneur de plus à gagner à la suite d'une bataille. Les scribes s'occupaient de cela à notre place. Les survivants, ou du moins, ceux en mesure de le faire, exploraient les ruines du champ de bataille pour y récolter une armure en meilleure état que celle qu'ils portaient. Ceux qui ne participaient pas au pillage s'occupaient en priant pour la clémence du premier dieu qui les écouterait. D'autres regardaient les alentours, pour y voir un abri sûr où se terrer, dans l'espoir qu'on ne les retrouve pas. La colère de Thorir, au moins, l'empêcha de sombrer dans un tel état.

Nous eûmes le contrôle de la plage, malgré ce qu'il nous en coûta, dès le premier jour. Notre général n'en fut pas pour autant satisfait. Le commandant des forces ennemies parvint à s'enfuir durant le chaos des combats. Il n'en fallait pas plus pour qu'une victoire rapide nous échappe. Le général Maniakès se doutait qu'il reviendrait dès qu'il récupérerait assez d'hommes pour gêner notre progression. Pour parer à une contre-attaque, il ordonna à ce que notre armée progresse autant sur les îles de Sicile que dans le nord de l'Italie. Il ordonna la construction de citadelles sur chaque parcelle de terre conquise. Ainsi, nous serions prêts

lorsque nos ennemis tenteraient de nous déloger. Une grande partie des gardes varègues retournèrent dans les navires pour empêcher la Royal Air Force arabe de nous surprendre tandis que Maniakès dirigeait les soldats de l'alliance sur terre. Lorsque Thorir apprit que nous continuerions la guerre sur la mer, nous pûmes voir son humeur s'améliorer. Le combat au sol l'avait traumatisé. Apprendre qu'il retournerait sur un navire pour une partie de la guerre lui parut une bénédiction.

Il ne s'attendait pas à ce que les combats sur la mer fussent différents de ceux qu'il avait vécus jusqu'alors. Il y eut plusieurs rencontres entre notre flotte et des embarcations ennemies. Il s'agissait en certaines occasions de navires de transport partant de Carthage ou de Tunis. Leur escorte ne suffisait pas à nous surpasser. Néanmoins, une rencontre en particulier allait hanter Thorir pour tout le reste de la guerre. Pendant que nous défendions les côtes des îles de Sicile contre les navires arabes, le général des armées fit d'énormes progrès dans sa conquête, si bien que la bannière de l'empire flottait sur la majorité du territoire. Néanmoins, l'émirat de Carthage tenta, comme prévu, de reprendre le contrôle sur la Sicile. Notre amiral se vit chargé d'empêcher la retraite des forces carthaginoises et tunisiennes.

Ce jour-là, tout fut, comment dire, confus. Nous avions une seconde chance de capturer le commandant des forces ennemies et d'en finir avec la guerre. Les attentes du général étaient élevées envers nous et notre amiral était confiant. Nous l'étions tous.

Et d'un coup, tout bascula.

Comme le général l'avait prédit, l'armée grecque repoussa notre ennemi hors des terres. Leur seule chance de salut fut de prendre la fuite par la mer. La flotte impériale patrouillait l'ensemble des côtes de la Sicile dans le but d'intercepter les rescapés du champ de bataille. Thorir, du fait de l'expérience accumulée durant ses années de service, se trouvait à bord du navire de l'amiral, en compagnie d'autres Varègues. Le sort voulut que ce soit eux qui croisèrent les bâtiments de nos ennemis en fuite. Thorir m'expliqua, au lendemain de cet événement, que l'amiral scrutait chaque parcelle de terre visible de leur position, jusqu'à ce que de petits points à l'horizon se détachassent de la côte. Il sonna tout de suite l'alerte. Un cor résonna de leur dromon, suivi presque instantanément d'un autre provenant d'un second dromon, puis un autre, jusqu'à ce que la flotte entière fût alertée. Les marins s'attelèrent à leur tâche. Ils ramèrent avec une force qui dépassait celle de l'esclave à qui on eût promis la liberté s'il atteignait son objectif. D'une certaine façon, c'était le cas. S'ils parvenaient à intercepter les fuyards, c'en aurait été fini de la guerre. De leur côté, les guerriers restèrent à l'affût, prêts à bondir au moindre commandement. Rapidement, le passage fut bloqué.

Un seul détail clochait, me raconta Thorir. Le vent était contre eux. Alors que les voiles des bateaux de transport arabes se gonflaient, les nôtres retombaient tristement sur nos mâts. Nous n'eûmes que nos rames pour propulser nos bâtiments. L'amiral, qui comprit qu'ils n'avaient qu'une seule chance d'empêcher le commandant carthaginois de franchir leur ligne, fit pivoter son dromon. Il tenta de transmettre son plan aux navires voisins, mais avec l'agitation qui régnait parmi les hommes de la flotte, aucun de ses commandements ne se rendit. Il ne lui restait qu'à espérer que d'autres copiassent la manœuvre.

Ce fut le cas, en quelque sorte. Des navires voisins entreprirent d'imiter maladroitement le bâtiment amiral, mais cela n'eut d'autre effet que de semer davantage de confusion parmi les marins. Si l'amiral espérait se mettre en position pour une poursuite, il ne parvint qu'à créer une brèche au sein du blocus. Paniqué à l'idée de voir sa chance d'intercepter le commandant s'envoler, il ordonna à ses hommes de jeter toute la cargaison de son navire à la mer. « Ne gardez que vos rames et vos armes ! » hurlait-il, comme me le rapporta Thorir. Ce dernier me confia aussi son malaise lorsqu'il aida les marins à jeter la catapulte du haut de sa tour. Il avait l'impression de laisser tomber sa hache au sol avant de se lancer dans la mêlée. Cela ne faisait aucun sens selon lui. Pire ! La catapulte heurta l'arrière du navire dans sa chute, et endommagea une partie de la coque. Cela revenait non seulement à jeter sa hache, mais à se l'enfoncer dans le pied avant de charger ! Toutefois, il m'avoua par la suite qu'il comprit le geste de l'amiral. Le navire était trop lourd pour une poursuite. Il s'agissait-là de leur seule chance. Le vent fut si fort ce jour-là que les navires ennemis volaient presque sur les eaux. Ils foncèrent sur l'ouverture avant que les dromons n'aient le temps de se retourner complètement. La vitesse des ennemis les protégea des tirs de catapultes et les archers n'eurent pas le temps de s'ajuster au vent contraire. Thorir en vint à se demander si le dieu de ces Arabes n'était pas en train de pousser de ses mains invisibles leurs navires de transport et de souffler loin d'eux les projectiles de la flotte byzantine.

Alors que les embarcations de transport fondaient sur eux, l'amiral sentit enfin qu'il était prêt. Si prêt que, tout juste positionné dans le bon sens du vent, il donna l'ordre de baisser les voiles tandis que les autres navires tentaient infructueusement d'atteindre les bâtiments ennemis à l'aide de leurs arcs et de leurs catapultes. Cela aurait pu fonctionner,

d'après Thorir. Leurs bateaux étaient certes rapides, mais, selon ce que le jeune guerrier parvint à voir de leur équipage, ils n'auraient été incapables de tenir une course poursuite ou même de se battre lors d'un abordage. Ils étaient défaits. La guerre aurait pu, aurait dû se finir, ce jour-là. Mais non.

Dans un ultime effort pour couler un navire adverse, un dromon voisin libéra une salve de feu grégeois de son canon. Une immense langue de flammes vertes fut propulsée de la bouche de leur appareil infernal. Elle frôla la coque de leur cible, mais comme le vent s'acharnait à déjouer tous les plans de la flotte byzantine, le cône de flamme se retourna et bondit plutôt sur le dromon de l'amiral. Ce dernier, qui, quelques instants plus tôt, jetait à la mer l'ensemble de sa cargaison, n'avait bien évidemment plus rien pour combattre les flammes. Les peaux animales traitées pour éteindre les éventuels incendies de leur terrible arme flottaient derrière le navire. L'équipage se retrouvait démuné face à la volonté du feu vert qui collait déjà à la coque et qui grugeait une partie du bastingage. Bien au courant de leur impuissance face aux flammes, les rameurs abandonnèrent leur poste pour se jeter à la mer sans la moindre hésitation. L'amiral hurla d'éteindre le feu et de ramer quoiqu'il leur en coûtât, mais le navire devint rapidement une fournaise ambulante. Au moment où les voiles s'embrasèrent, il ordonna à tous de se jeter à la mer.

Quelques dromons tentèrent de se lancer à la poursuite de nos adversaires, mais aucun n'était aussi bien positionné que le navire de l'amiral. Comble du malheur, les flammes magiques des Grecs, dont l'une des principales vertus était de se répandre même sur l'eau, offrirent un corridor de sécurité aux ennemis.

La flotte byzantine échoua. Leur cible s'enfuit sans la moindre opposition. Les Grecs, pour une seconde fois, laissèrent filer leur victoire.

Lorsque les navires accostèrent pour se ravitailler et faire leur rapport, le général Maniakès et une partie des forces alliés attendaient, sur la plage, de voir sortir leur trophée de guerre de la cale d'un des bâtiments. Le temps passa, et aucun commandant ne leur fut remis. Furieux, le Grec appela son amiral pour qu'il lui expliquât la situation. Ce qui suivit, je ne veux pas en parler. Aucun chef ne mérite d'être humilié de la sorte devant ses hommes. Alors, je ne rapporterai rien de cet affreux spectacle. Tout ce qui doit en être dit, c'est que chacun des Varègues nourrit un grief contre le général des armées. Les Scandinaves, qui respectaient leur amiral, perdirent toute envie d'obéir à Maniakès.

Les forces alliées continuèrent tout de même leur progression. Elles ne subirent aucune réelle défaite sur terre. La carte de la Sicile se redessina chaque jour, au rythme de l'avancée de l'armée. Chaque ville tombait sous le poids des soldats grecs, lombards et normands, tandis que les Varègues, lancés dans des raids sur les côtes, aidaient la progression grâce à des frappes rapides et efficaces.

Thorir participa à la prise d'un fort, au côté de notre chef. Il fallait ouvrir une nouvelle voie maritime pour le ravitaillement des hommes sur le front. Toutefois, l'embouchure de la rivière parfaite pour l'éventuelle ligne de ravitaillement était fortifiée. Puisqu'un siège aurait coûté trop de temps et ralenti la progression de l'armée, le commandement de l'armée décida d'envoyer une troupe d'élite s'occuper de prendre le fort. C'était là un travail qui revenait aux gardes varègues. Thorir, qui n'oubliait toujours pas les images atroces de son premier et

seul combat sur la terre ferme, ne s'enchantait guère à l'idée de se retrouver à attaquer un fort, encore moins de devoir le faire à l'intérieur d'un groupe réduit. Pourtant, une fois la nuit tombée et la hache en mains, le Suédois apeuré laissa place au Viking téméraire. Notre chef connaissait toutes les stratégies possibles pour un raid, il n'en avait mené que trop souvent lors de ces quatre premières années au sein de la garde varègue. Thorir, quant à lui, était aussi aveugle au sujet de la marche à suivre qu'il ne l'était à cause de la noirceur de la nuit. Il ne pouvait se fier qu'aux murmures de ses voisins. Pourtant, malgré l'impossibilité de la situation, il m'avoua, le lendemain de l'attaque, qu'il n'avait jamais vécu une telle sensation. Il lui sembla revivre le passé de ses ancêtres. Il n'était plus Thorir Bjornson s'attaquant à un fort de Sicile, il était un Viking qui pillait les terres des Anglais.

Malgré les mauvaises expériences que lui offrit la guerre jusque-là, Thorir commençait à prendre goût au combat. Il n'était plus le simple marin qu'il espérait être auparavant, il était un guerrier, et un bon. Il méritait sa place aux côtés des plus grands de notre troupe. Il n'y eut aucune lamentation de sa part après cet affrontement. Il ne maudissait plus son sort. Il en redemandait, plutôt ! Toutefois, tandis que l'humeur de Thorir se gonflait d'un vent qui réclamait davantage de gloire, l'inverse se produisait au sein du reste de l'armée.

Alors que la troupe de Thorir festoyait dans le fort qu'elle venait de conquérir, les liens qui unissaient l'alliance des Grecs, des Normands et des Lombards se brisaient. La première division eut lieu à la suite d'une victoire majeure. Les troupes venaient de mener à bien le siège de la ville de Syracuse et les Byzantins pillèrent ses richesses sans laisser de

miettes aux Normands. Ces derniers, qui ne supportèrent pas d'être ainsi mis de côté, rompirent leurs engagements. Leurs quelque centaines de chevaliers partirent de leur côté, sans demander leur reste, puisqu'ils avaient de nouveaux plans. En ce qui a trait aux Lombards, ce ne fut pas l'iniquité des Grecs qui les poussa à les abandonner, mais le général Maniakès, qui, tout au long de la guerre, accumulait les griefs contre lui. À la suite d'un léger conflit comme lui seul sait les faire naître, il frappa le destrier du chef des Lombards. Ce fut l'insulte de trop. Ils se rebellèrent.

En l'espace de quelques mois de guerre, le général parvint à perdre tous ses alliés et à se mettre à dos la garde varègue. Sans notre allégeance à l'empereur, je crois bien que notre chef aurait suivi les Normands ou les Lombards lors de leur départ. L'idée d'une rébellion germa dans l'esprit de certains Vikings. Heureusement, la mauvaise herbe vint à disparaître. Vous souvenez-vous de sa querelle avec l'amiral ? Eh bien, ce dernier s'avéra être le beau-fils de l'empereur. Sa position lui permit de renverser le général. Il suffit d'une rumeur faisant passer Maniakès pour un traître aux yeux de l'empereur, avec sa révolte contre l'amiral en guise de preuve, pour que l'empereur le rappellât à Constantinople.

Nous crûmes que la guerre allait changer, s'améliorer, que nos anciens alliés reconsidéreraient leur position, mais notre ancien amiral, devenu notre général, ne connaissait rien à l'art de la guerre. Visiblement, sa position d'officier n'était pas due à son talent, mais uniquement à sa relation avec l'empereur. Notre avancée contre les Arabes cessa. Il y eut quelques prises de territoires, oui, mais les villes que nous conquîmes sous le commandement de ce prénommé Stephanos furent reprises par la suite lors de la révolte

lombardienne. Malgré son humeur détestable, Maniakès savait au moins diriger une armée. Nous pensâmes qu'après avoir servi comme officier auprès de lui, le jeune beau-fils de l'empereur aurait pris exemple sur lui. Non ! Il ne construisait plus de fort à la suite de nos conquêtes, il ne fournissait pas de garnison conséquente, il ne s'assurait pas de la sécurité des lignes de ravitaillements. Il échoua dans toutes ses tâches, au point où nous risquâmes de perdre la guerre. Stephanos, qui se fiait uniquement aux forts précédemment établis, sans rien renforcer de plus, laissa bêtement l'ennemi passer les chemins que Maniakès n'avait pas encore eu le temps de barricader. »

Le maître mobilisa

Mille bâtisseurs hardis

Forgeant ainsi un fort

Ficelé par l'épée.

Scellé et en sûreté,

Sur la Ligne Maginot,

L'armée s'aggloméra

Attendant toute attaque.

Les destriers d'acier

De l'ennemi impie

Ne firent pas front au fort,

Franchissable par nul vent,

Mais par la fière forêt,

Forteresse des marais,  
Des abruptes Ardennes,  
À la voute sans route.